

que nous pouvons poursuivre la division d'un siècle ou d'une seconde aussi loin que nous voulons, sans jamais approcher du terme. Or, si une partie quelconque du temps ou de l'espace est divisible à l'infini, il faut qu'elle contienne une infinité de parties; car si elle ne renfermait qu'un nombre déterminé de parties, la division continuée indéfiniment amènerait bientôt ce nombre et devrait s'arrêter, contrairement à la loi de la divisibilité à l'infini. Voilà l'infini mis à nu dans une quantité finie, dans une ligne, dans une minute. Une ligne considérée dans son contenu est aussi vaste que le monde, car elle contient des parties à l'infini comme l'univers embrasse une infinité d'êtres; une ligne possède encore à sa manière la plénitude de l'essence! Ce n'est pas tout: s'il y a une infinité de parties dans une quantité finie, il faut que ces parties soient infiniment petites; car si elles avaient une grandeur quelconque, ne fût-ce qu'un millionième de millionième de seconde, comme il y a une infinité de millions dans l'infini, une infinité de ces parties ne vaudrait pas un quantum fini, mais le temps infini. Voilà de nouveau l'infini, mais l'infini en petitesse, l'infiniment petit, base du calcul infinitésimal, dans une partie quelconque d'un tout continu ou dans un nombre qui représentera cette partie. L'infiniment petit est à l'indéfiniment petit comme l'infini est à l'indéfini. L'infiniment petit est au fini comme le fini est à l'infini: une infinité d'infiniment petits forment une quantité finie, comme une infinité de quantités finies forment un tout infini. Mais de même qu'une quantité finie peut s'annuler devant l'infini, de même un nombre quelconque d'infiniment petits est nul devant l'unité. Toutes les quantités finies, petites ou grandes, sont égales entre elles, également nulles, en comparaison de l'infini, mais elles diffèrent quand on les compare entre elles; de même tous les infiniment petits sont de nulle grandeur, au rapport d'un nombre entier, mais ils varient quand ils sont en présence les uns des autres (1).

(1) *Théorie de l'infini*, ch. II. Bruxelles, 1846. — Abbé Gratry, *Logique*, liv. IV, ch. VI, 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1858.

Si le fini, au lieu d'être une simple forme, une portion d'espace ou de temps, un nombre, est une substance spirituelle ou matérielle, a-t-il encore quelque rapport à l'infini? Oui, une substance finie est un objet individuel, et tout ce qui est individuel est infiniment déterminé ou déterminé à tous égards, sous tous les rapports, à tous les points de vue. Dans un être individuel, à quelque règne qu'il appartienne, il ne reste rien d'indéterminé, ni la matière, ni la forme, ni la masse, ni l'action, ni les relations avec les autres substances. C'est cette détermination infinie qui constitue l'*individualité* et permet de distinguer entre eux les objets de même espèce.

A partir de ce point une différence éclate entre les deux ordres de substances créées. L'infini c'est le tout ou l'essence entière; l'absolu c'est l'essence propre ou l'autonomie. Or l'anthropologie enseigne que l'esprit et le corps sont précisément opposés entre eux d'après ces deux manifestations de l'essence; car dans la matière prédomine l'idée d'entièreté, de liaison, de continuité, d'enchaînement de tout avec tout, tandis que dans l'âme prédomine l'idée d'activité propre, d'indépendance, de volonté et d'abstraction: d'un côté, tout est continu et fatal; de l'autre, tout est spontané et libre. En conséquence, c'est dans le domaine de la *nature*, dans les individualités physiques que nous devons surtout retrouver le caractère de l'infini. En effet, la matière est divisible à l'infini, comme l'espace qui en est inséparable. Les végétaux et les animaux sont des merveilles d'organisation où les détails abondent, où les rapports se multiplient et se combinent sans cesse, jusqu'aux dernières limites de l'observation microscopique. Les cieux par contre nous font presque assister au spectacle de l'infiniment grand. Dans la nature tout se lie, tout se tient de proche en proche et sans fin, sous la double forme de la succession et de la coexistence: chaque phénomène a sa cause dans un autre phénomène qui précède et devient cause à son tour de celui qui va suivre: de là une série non interrompue de faits qui se prolonge à l'infini dans le passé et dans l'avenir par ses origines et par ses conséquences. De même dans l'espace



chaque molécule agit sur tout ce qui l'entoure, chaque astre sur tous les autres, sans qu'on puisse fixer une limite où l'attraction cesserait d'exercer son influence, si elle n'était balancée par des attractions contraires. Dans l'esprit, c'est l'inverse qui a lieu. Là tout est volontaire et arbitraire, libre et souvent incohérent. La substance de l'âme ne se divise pas. Son activité manque d'enchaînement, mais nous pouvons combler cette lacune, concentrer nos forces, concourir avec nos semblables et prendre pour but de nos efforts cette profonde organisation qui harmonise tout dans la nature. Est-ce à dire que l'infini et la continuité sont étrangères à la vie spirituelle? Non, le cours de nos pensées est continu, en ce sens qu'il nous est impossible de ne pas penser, mais la direction de l'intelligence a moins de suite que le mouvement de la matière. L'âme néanmoins a sa plénitude comme le corps, mais à sa manière : elle réalise dans le temps les états possibles qui sont contenus dans son essence, et s'il est permis d'en juger par ce fait que nos facultés ne s'épuisent nullement à mesure que notre activité s'accroît, il existe en nous une infinité de ces états possibles. Voilà l'infini dans l'âme, l'infini en puissance, comme condition de notre perfectibilité sans limites, comme garantie de notre immortalité. Ajoutez que nous avons l'idée de l'infini, qui est quelque chose de Dieu, selon Bossuet : *est Deus in nobis*.

On s'explique maintenant l'illusion de M. Taine qui tire l'infini du fini par l'élimination des limites. Le fini a la même essence que l'infini, plus l'élément négatif de la détermination, de l'exclusion ou de l'imperfection. Otez toute détermination, il reste l'essence indéterminée, qui est en effet infinie ; retranchez toute négation, vous avez l'affirmation pure et simple, ou l'infini, le tout. L'infini se tire du fini, parce qu'il y est. Mais il n'y est qu'en puissance, comme la cause est dans l'effet, comme Dieu est dans l'homme. Ce n'est pas le fini qui doit nous faire comprendre l'infini, mais l'infini, le fini. De ces deux éléments, l'un est positif, l'autre négatif ; le premier est le tout, le second, la partie. Or toute négation suppose une affirmation à laquelle elle s'oppose et n'est elle-même qu'une affirmation contraire. Une négation

pure, qui n'impliquerait rien de positif, n'existe pas et ne se conçoit pas, tandis que l'affirmation subsiste et se conçoit en elle-même. C'est ainsi que le non-moi a nécessairement rapport au moi, dont il accuse la limite ; mais le moi se comprend sans son contraire. La notion du fini ne peut donc pas se former indépendamment de la notion de l'infini, puisque le fini est dans l'infini et par l'infini. Sans doute, la pensée peut avoir pour objet des choses finies sans connaître l'infini, mais elle ne saurait les saisir comme finies, que si elle saisit en même temps l'infini comme point de comparaison. L'animal perçoit des éléments finis ; l'homme seul les perçoit comme tels, l'homme seul connaît le fini, parce qu'il connaît l'infini. La partie n'est rien sans le tout dans lequel elle est fondée. Pour bien déterminer un objet particulier, il faut commencer par embrasser l'ensemble des choses, comme le fait observer Malebranche, puis élaguer le surplus et concentrer l'attention sur l'objet que l'on considère. L'objet alors est conçu dans sa cause et dans ses rapports tel qu'il existe en réalité.